N° 106 — 10me Année

Juillet 1939

LES FORCES SPIRITUELLES

POUR LA PROTECTION ET LA GUÉRISON

DIRECTEUR Henri DURVILLE

VIVRE HARMONIEUSEMENT

Notre vie terrestre nous a été donnée en vue de notre évolution et, de ce fait, nous avons le devoir de lui faire produire tout le bien dont nous sommes capables, car c'est le seul moyen en notre pouvoir de recueillir les fruits qu'elle doit nous donner. Il va de soi, quels que soient les besoins matériels et sociaux dont nous ne pouvons manquer de nous préoccuper, que ce n'est cependant pas de cette vie sociale ou matérielle qu'il est question en ce moment. Nous ne pouvons pas nous en abstraire, mais elle passe au second plan dès que nous devons songer à notre véritable Devenir. Ce qui importe, c'est d'accroître notre personnalité, de la perfectionner, de la rendre telle que nous soyons en droit de nous en féliciter — et c'est déjà assez difficile, pour peu que nous gardions quelque modestie.

Pour avoir le temps et le calme nécessaires à cette évolution, nous devons nous efforcer de réduire au minimum les obligations extérieures et, comme elles représentent des obligations inéluctables, de réussir dans nos entreprises, non au point de vue de notre satisfaction matérielle ou de notre ambition, mais parce que, si nous réussissons dans cette partie de notre activité, nous pourrons, avec moins de peine et moins d'effort, gagner ce qui est nécessaire à notre tranquillité et, surtout, aux besoins des êtres qui dépendent de nous. Du moment où nous restons dans le monde, nous n'avons pas le droit de nous soustraire aux devoirs qui nous en incombent et c'est pourquoi notre réussite sociale mérite une part de nos soins, part que nous pourrons réduire par la suite, si nous parvenons à obtenir une situation suffisante.

Le développement de nos facultés intellectuelles et supranormales peut nous aider puissamment dans cette tâche et il n'y a nulle faute à s'en servir pour cette fin utilitaire. Il vaut même mieux, pour la société dont nous faisons partie, que les situations importantes soient occupées par des personnes évoluées et forcées, par leurs conceptions religieuses et philosophiques aussi bien que par l'ascèse de leur initiation à ne pas se considérer comme le centre du monde et comme sans nul devoir envers les faibles et les deshérités.

Pour arriver à ce nécessaire développement, nous devons d'abord cultiver notre magnétisme personnel. C'est un point que j'ai longuement traité dans un grand ouvrage spécial et qui m'occupe encore. Mais on peut dire en quelques mots que, si nous nous donnions quelque peine pour devenir véritablemnt nous-mêmes, nous obtiendrions, même dans les effets de la vie quotidienne, une réussite dont nous n'avons pas idée. Bien des travers nous handicapent contre lesquels nous pouvons lutter victorieusement pour peu que nous en prenions la peine, et, surtout, que nous la prenions avec courage et continuité. Celui de ces défauts qui nous est le plus préjudiciable est, peut-être, le manque de confiance en soi. Il se présente de deux manières, lesquelles se subdivisent en une multitude de cas d'espèce.

Le plus fréquent de ces aspects d'une question presque générale est de sous-estimer sa propre valeur et de se présenter en vaincu dans les mo-

ments où l'on devrait lutter pour obtenir les plus légitimes satisfactions. Or, si l'on entreprend quoi que ce soit avec le sentiment d'un échec certain, on ferait mieux de ne pas même essayer, tant on est assuré de ne pas réussir. Il ne faut pas admettre que l'on n'a aucune chance, d'abord parce que ce n'est jamais complètement exact et aussi parce que l'on peut obvier à ce manque de chance par diverses pratiques, mais, surtout, on doit éloigner de soi une telle pensée, parce que nous sommes privés par elle de tout ressort, de toute activité, de toute espérance même. Nous possédons un dynamisme personnel qui nous aide et nous soutient dans nos actions. Ce dynamisme, nous pouvons le soutenir et le développer de plusieurs manières, mais nous pouvons aussi l'amoindrir et même le neutraliser par la décevante certitude de la vanité de nos efforts. C'est justement ce que nous devons éviter, sous peine de la plus préjudiciable inhibition.

Mais il y a autant de danger à lutter sans mesure contre cette faiblesse. Dans ce cas, on cesse d'être timoré pour devenir agressif et on se ferme autant de portes d'une manière que de l'autre. Le timide outrepasse la mesure quand il veut se dominer sans avoir suivi un entraînement sage et rationnel. Cet état d'esprit a servi de motif à plusieurs romans et comédies, dont *les Deux Timides* de Labiche, mais si une telle forme d'esprit est amusante pour la galerie, elle est lamentable pour celui qui la subit et se donne l'apparence d'un désaxé par des alternatives incompréhensibles d'arrogance et de pusillanimité. Ce que nous devons avoir dans la vie, c'est l'attitude paisible d'un être sûr de sa force, qui ne tient nullement à en faire un étalage, qui ne pense pas même à s'en servir, mais avec qui il faut compter. Le calme seul peut donner cette impression parce que, seul, il la justifie.

Ce calme s'acquiert par divers procédés: respiration rythmique, exercice rythmique et modéré, alimentation purificatrice de nos toxines mais aussi par une attitude mentale que nous ne devons jamais quitter et qui constitue le meilleur entraînement. Il n'y a pas de motif réel pour qu'un être bien doué, muni des connaissances professionnelles nécessaires à l'exercice de son état, ne réussisse pas aussi bien qu'un autre, que tel autre dont on ne s'explique pas l'avancement, car rien ne le désignait plus spécialement pour une carrière magnifique. Il se peut que notre jugement sur ce point soit obscurci de quelque ombre de jalousie, mais, même s'il est exact, il est probable que l'heureux vainqueur a fait quelque chose pour réussir.

C'est sur ce point que nous devons agir et nous le pouvons grandement par le développement de notre pouvoir personnel, par l'amplification de ce magnétisme qui place l'homme dans un degré particulier de la création au point de vue physique, comme son esprit le place au-dessus de tous les êtres en ce qui concerne sa personnalité psychique. Cette maîtrise magnétique s'obtient par tout un ensemble de pratiques qui ne demandent pas beaucoup de temps, mais une réelle et constante application — et c'est le seul point difficile, — mais il vaut la peine d'être surmonté, car les résultats sont excellents et dépassent de beaucoup ce que l'on peut promettre à l'élève sans lui donner la sensation qu'on lui jette de la poudre aux yeux.

Pour vous les dangers de cette inhibition de notre personnalité par la crainte, il est bon de considérer le *trac* des artistes qui en est la manifestation la plus démesurée. Il est des artistes, d'excellents artistes, même des artistes de génie qui n'ont jamais cessé d'avoir le trac au moment d'entrer en scène, au point de se sentir malades et de ne reprendre leur esprit qu'une fois devant le public — et, quelquefois, pas tout de suite. L'artiste, dans ces cas, a peur de n'être pas à la hauteur de sa tâche. Je sais telle artiste qui avait déjà chanté plus de cent fois *Carmen* triomphalement, avec la magnifique audace de la jeunesse. Elle eût continué toute sa vie à ignorer le trac si un directeur, persuadé qu'il allait lui causer un grand plaisir, ne lui avait montré la façade illuminée du théâtre et la foule des spectateurs faisant la queue pour prendre leurs places: « Voyez, Mademoiselle, tout cela c'est pour vous». Du coup, la jeune femme réalisa le poids de sa responsabilté envers un public si attentif; elle faillit s'évanouir au moment de pénétrer sur la scène — et, depuis, le trac ne la quitta plus, surtout pour chanter *Carmen* qu'elle interprêta plus de mille fois.

Mais, s'il est possible et même facile de déterminer une crise de trac, il est tout aussi possible, quoique moins facile de le guérir et nombreux sont les cas où nous sommes intervenus avec un plein succès. Il est de même très possible de mater cette forme d'hypersensibilité qui nous rend craintif sans cause et nous cause des phobies bien gênantes comme l'agoraphobie, que ce soit la crainte de la foule ou l'horreur des grands espaces vides quand il faut s'y aventurer. Tout cela ne demande qu'une formation de la volonté, et c'est de la volonté que dépend en grande partie notre magnétisme personnel.

Ce n'est cependant pas la volonté seule qui est la force déterminante de notre évolution et de notre formation. Nous ne devons pas la grossir au détriment des autres facultés qui nous sont tout aussi utiles. On veut quelquefois abolir le sentiment et c'est une grave erreur. Il faut d'abord compter avec les différences de tempérament entre les personnes car il n'en est pas deux semblables dans l'univers et beaucoup — ce ne sont pas seulement les femmes, qui, quoi qu'on en ait dit, sont plus sensibles que volontaires. De plus, la formation de la volonté ne doit pas nous amener à une attitude d'esprit violente et crispée. Toutes nos facultés nous sont également utiles et, bien souvent, si nous n'avions pas une impulsion sentimentale à notre activité, nous n'agirions pas du tout. Enfin, sous l'impulsion du sentiment, nous accomplissons bien souvent des actions dont, à froid, nous serions tout à fait incapables. Un homme épris, une mère inquiète se jetteront en des dangers qui leur feraient horreur s'ils y réfléchissaient; mais ils voient seulement l'être aimé en péril et agissent sans demander davantage. Ce qui le prouve c'est, bien souvent, la réaction nerveuse qui s'empare du sauveteur quand, libéré de sa crainte pour autrui, il considère le danger couru.

Il faut donc, si nous voulons accomplir des actions importantes — même dans la vie quotidienne, — nous accoutumer à regarder seulement le but, une fois que nous en avons reconnu l'utilité vitale et ne pas nous laisser arrêter par des considérations extérieures. L'équilibriste qui marche sur la corde à des hauteurs dangereuses ne regarde jamais en bas, car ce serait faire appel au vertige qui ne vient que trop vite. Il regarde seulement son but et, ne pensant qu'à lui, il estompe dans un brouillard propice les difficultés de l'entreprise. C'est ainsi que nous devons faire. Avant de commencer, il faut étudier l'affaire, la juger bonne ou mauvaise, fructueuse ou déficitaire, en déterminer par avance les moyens les plus simples et les plus efficaces; mais, une fois la résolution arrêtée, il ne faut plus penser à rien qu'à ce que l'on a décidé et ne se laisser arrêter ni détourner par quoi que ce soit.

C'est par l'étude préalable de la chose à accomplir aussi bien qu'au choix des moyens que nous servira l'attention, autre faculté que l'on ne cultivera jamais trop. C'est l'attention qui nous montrera le fort et le faible de l'aventure à courir, qui en confrontera les moyens avec le résultat à obtenir. Paul Valéry dit, à peu près, en son étude sur Léonard de Vinci que le génie, pour lui comme pour Napoléon, a consisté surtout à recueillir des faits et des notions, à leur trouver des rapports inconnus des autres hommes, de telle sorte que, le cas échéant, des moyens apparaissent à leur esprit que les autres hommes n'auraient pas trouvés.

On n'étudie pas assez le rôle et l'importance de l'attention dans l'éducation actuelle. On surcharge la mémoire des enfants sans leur demander de comprendre. Il est des enfants doués d'une heureuse mémoire et qui retiennent tout ce qu'ils entendent. Envers ceux-là, on n'a d'autre devoir que de leur enseigner seulement ce qui est bon et nécessaire, car leur mémoire se meublera aussi bien de sottises que de merveilles. Pour les autres, il faut lutter contre une disposition défavorable de la nature et c'est, surtout, en développant l'attention que l'on vient à bout de cette difficulté. Toutes les méthodes mnémotechniques se basent sur l'attention, mais on peut éviter d'avoir recours à elles en éduquant d'abord l'attention, à toutes fins utiles.

Cette attention arrive à un résultat fort imprévu. On s'accoutume à voir les choses telles qu'elles sont et non de la manière dont nous les fait voir l'opinion d'autrui ou sous la coloration enchanteresse de notre désir irréfléchi. Les voyant dans leur propre nature et dans leur réelle valeur on leur attribue leur juste prix. Dès lors, on cesse de désirer les biens périssables ou du moins on ne se donne pour eux qu'une peine proportionnée à ce que nous en pouvons attendre.

Vivant ainsi, nous saurons restreindre la dépense de nos efforts et gagner du temps en toute chose. Ce temps, nous pourrons l'utiliser en loisirs intelligents qui seront, eux aussi, des éléments de notre formation. Combien de fois nous avons entendu des personnes à qui nous conseillions tel travail ou telle recherche nous répondre: « Je n'ai pas le temps ». Nous devons ajouter que ce ne sont pas nécessairement les plus occupées qui nous répondaient de la sorte. Si ces personnes apprenaient à vivre harmonieusement, à disposer de leur temps et de leurs énergies suivant un rythme qui ne leur donne aucun moyen de déperdition, elles seraient à même de faire beaucoup plus et s'en trouveraient bien. Il n'y faut qu'un peu de méthode, et c'est celle-ci que nous enseignons à nos disciples, en soutenant cette méthode pratique par un appel fervent et toujours suivi de succès aux Forces spirituelles.

Henri DURVILLE

DEUX TENDANCES ÉDUCATIVES

✠ ✠ ✠

L'enfant vient au monde avec un certain potentiel fait de vertus et de défauts, d'attraction et de répulsion pour les travaux et les études, de force et de déficience pour les moyens d'y réussir. La tâche de l'instructeur est donc de discerner, en premier lieu, dans ceux qui lui sont confiés, ce qu'il est en droit de leur demander, car il est bien inutile de demander une danse à un cul-de-jatte. Il va de soi que l'éducation est faite pour suppléer à ces déficiences et elle y arrive quelquefois, mais toujours partiellement. Déjà, dans les programmes d'instruction, il existe des différences considérables d'un élève à l'autre. Tel raffole des mathématiques qui sera toute sa vie hors d'état de construire une phrase grammaticale — et inversement, son camarade, transcendant en composition française ou latine, s'arrachera les cheveux devant le plus simple problème. La préparation aux examens les contraints l'un et l'autre à combler ces lacunes, mais chacun aura la plus grande peine à faire ce qui lui déplait, et il est très bon de le leur imposer, ne fût-ce que comme exercice de volonté.

Mais il est des points sur lesquels la meilleure volonté du monde ne saurait changer quoi que ce soit. Un daltoniste changera toujours la perception des couleurs, un élève qui a la voix fausse et qui n'a pas d'oreille juste sera un musicien détestable, quand même vous obtiendriez pour lui les conseils de Paderewski. Le meilleur, en des cas semblables, est de renoncer purement et simplement à ce qui est impossible, surtout quand il est question d'arts que l'enfant n'est pas contraint de pratiquer pour gagner sa vie.

Où l'intervention du maître est moins heureuse que dans les cas d'impossibilité, c'est celui des « modes » dans l'éducation des enfants et même dans la création des courants de pensée. Il est facile à l'observateur doué de quelque sagacité de suivre dans l'Histoire les variations de l'opinion publique et, en d'autres temps, l'évolution de toute une nation après telle ou telle œuvre qui ne fut même pas célèbre en son temps ou qui, tout au contraire, acquit rapidement une influence invraisemblable pour tomber ensuite dans un oubli définitif. Nous en pouvons constater l'existence chez nous. Après l'éclosion mystique du Moyen-Age, la Renaissance nous amena vers une formation rationaliste qui, d'abord riche de l'élan précédent, s'assagit par la suite jusqu'à la platitude. Nous en pouvons suivre l'évolution par les œuvres maîtresses qui nous demeurent après un triage qui s'opère de lui-même — pas toujours équitable — au cours des siècles. Les œuvres de la Renaissance sont pleines encore de truculence et de poésie. On ne freine pas l'âme de tout un peuple comme on arrête un cheval. Mais déjà les *Essais* de Montaigne sont d'un dangereux scepticisme. Ce qui sauva le grand public d'une sagesse périlleuse d'autant qu'elle est délicieusement présentée, c'est que cette lecture nécessite préalablement une culture immense et que, depuis la Renaissance, la culture générale à grandement diminué, et c'est dommage.

Corneille fait la transition entre cette plénitude de vie et de sentiment et d'ordre qui règne au Grand Siècle. Racine lui-même contient, parfois avec peine, mais toujours harmonieusement, les élans de sa nature et c'est pourquoi telles pages de son œuvre sont pleines de réticences et de silence à la Tacite. Les derniers poètes *naturistes* — si l'on peut oser cette anticipation hardie — furent considérés comme des fous ou des fossiles et on le leur fit bien voir en les enterrant dans le silence le plus obstiné. Puis, la Raison s'empara du monde et persuadée qu'elle faisait bien en desséchant le sentiment on en vint à cette littérature du XVIIIe siècle que nous ne digérons plus à cause de son aridité. Elle se supporte dans les lettres et les contes de peu d'étendue mais, dès qu'on donne quelque ampleur à l'œuvre, elle devient odieuse surtout en vers. Qui a lu les tragédies de Voltaire et en a retenu même quatre vers ?

Un tel Sahara devait appeler une réaction d'autant plus vive que l'on ne saurait vivre longtemps dans l'artificiel et le convenu. C'est ce qui détermina le prodigieux succès de Jean-Jacques Rousseau. Il dit les choses les plus absurdes en les encadrant de paysages délicieux et *vrais;* il parla de la Nature, du retour à la Nature dans le moment même où le monde mourait de sécheresse et l'on se précipita vers lui comme vers une source pure. Mais la source n'était pas pure et l'engoûment conduit aux pires absurdités. On voulut élever les enfants suivant *Emile* et si « toute femme qui lut la *Nouvelle Héloïse* ne fut pas *perdue*» pour autant, beaucoup de femmes en pri-

rent texte pour faire pas mal de sottises, dans le dessein de rentrer dans la vérité. On avait rendu la raison si parfaitement ennuyeuse que la passion parut soudain la seule règle qui valut la peine de suivre. Et Dieu sait où la passion peut entraîner les gens qui ne raisonnent plus. La passion politique détermina soudain la Révolution et la Terreur et, bouffonerie des réactions historiques, ce culte de la Raison qui fut l'une des choses les plus folles de cette époque de folie.

La folie ne peut durer longtemps. Napoléon mata celle-ci et tout rentra dans un ordre, sinon dans l'Ordre. Mais la passion, calmée assez brutalement sous l'aspect gouvernemental, se rejeta sur la littérature et nous lui avons dû le Romantisme où elle triomphe en maîtresse. Les romans de George Sand sont devenus illisibles en dehors de ses œuvres paysannes, mais les hardies dénicheurs d'idées peuvent découvrir dans *Lélia, Consuelo* et autres *Indiana* des vues sur la passion et la Société capables de révolutionner un cerveau de jeune homme ou de jeune femme et *Madame Bovary* est l'aboutissement quasi chirurgical de l'état d'esprit ainsi suscité. On a cru aux transports du cœur et de l'âme (sans oublier le corps qui y trouve son compte), on a tout saccagé autour de soi comme l'exigent les saintes exigences de la passion et on arrive finalement aux ruptures, aux recommencements, aux déchéances et aux pires dégoûts. Cela finit par le suicide. Pouvait-il en être autrement?

Les gens qui ont passé la cinquantaine ont pu connaître des gens de cette époque et ils leur ont paru délicieusement absurdes tant ils étaient peu adaptés aux nécessités de la vie pratique. Il n'en est plus de nos jours, et c'est tant mieux pour eux, car ils périraient de chagrin devant le retour à la vie pratique qu'imposent à la fois les réactions constantes des actions trop fortes et les duretés de la vie actuelle. Maintenant, on est tout au sport et la jeunesse est sidérée quand on lui parle de son âme. Les missionnaires n'ont pas besoin d'aller au Centre-Afrique pour trouver des sauvages.

Si les influences littéraires ne s'exerçaient que sur les adultes ce ne serait que demi mal. L'adulte est censé pouvoir faire la discrimination entre ce qui lui est bon et ce qui lui est mauvais; mais l'enfant reçoit et le digère tant bien que mal. Ma génération — celle qui est née pendant ou tout de suite après la guerre de 1870 — fut élevée à la romantique et dans le culte éperdu de la sensibilité. La romance avait force de loi et l'on croyait encore un peu à la sainteté de la passion. Malheureusement, le vent avait tourné et les pauvres créatures qui croyaient encore à cet enseignement désuet se jetaient du meilleur élan de leur cœur contre les moulins à vent et Dieu sait ce qu'il en advint. Déçues, les jeunes mères élevèrent leurs enfants dans ce qu'elles imaginaient être le culte de la sagesse et, après avoir souffert d'un excès de sensiblerie, nièrent la sensibilité. Cela ne valait pas mieux et la sécheresse du XVIII[e] siècle refleurit, avec la politesse en moins. On en est aujourd'hui à la culture des « mystiques » qui est un retour au sentiment. Ainsi va le monde.

Ces constatations sans joie nous montrent à quel point est difficile la tâche des éducateurs. Ils ne doivent pas se laisser emporter par les courants d'idées qui font florès de leur vivant. Ils doivent penser seulement que les générations à eux confiées se trouveront aux prises non avec des phrases littéraires mais avec des réalités. Il est donc nécessaire de fondre les deux données éducatives en une seule et d'armer les êtres qui vont être lancés à la conquête de la vie des deux armes qui ne peuvent nous être utiles l'une sans l'autre: la *raison* et la *sensibilité;* l'une d'elles ne peut, à elle seule, nous donner un équilibre.

Il va de soi que la raison est la plus nécessaite. Il faut que nous connaissions les choses telles qu'elle sont, que nous en discernions le fort et le faible, que nous ne payions pas de mots ou plutôt que chaque mot nous doive compte des idées et des sentiments qu'il habille. L'attention et le jugement nous donneront cette raison, c'est pourquoi l'attention de l'enfant doit être sollicitée dès son plus jeune âge. Il existe maintenant des modes éducatifs fort ingénieux à ce point de vue. On commence par faire discerner au bébé les couleurs, les formes, les volumes, puis on l'accoutume à d'autres différenciations plus difficiles. Cela est parfait, mais j'ignore si l'on poursuit cette éducation sur un plan plus élevé et si l'on demande à l'adolescent de distinguer ce qui lui semble bien ou mal dans une œuvre ou une action, si l'on lui en fait donner les raisons, quitte à redresser les erreurs commises non de notre point de vue, mais suivant une norme juste et bien établie, non susceptible de changement.

En développant l'enfant suivant sa propre nature, on a le devoir de ne pas étouffer ses possibilités sentimentales plus qu'on n'a le droit d'étouffer ses légitimes curiosités et l'exercice de sa raison. L'enfant est plein de questions et nous sommes forcés de lui répondre avec la plus grande véracité possible, en nous tenant cependant à la portée de son intelligence et de ce que son cer-

veau est en état d'enregistrer. Ici nous nous heurtons à un autre écueil qui n'est pas de moindre danger. Outre que nous ne pouvons pas dire toute la vérité sur bien des points à un enfant qui, ne comprenant point, se fera les idées les plus fausses sur des paroles trop justes, nous ne devons, sous aucun prétexte, défleurir les sentiments d'un être qui ne vit actuellement que par cette forme de personnalité.

L'enfant voit des choses invisibles que nous ne voyons plus parce que notre vision psychique est embuée par les mille choses fâcheuses de l'existence quotidienne. Lui dirons-nous qu'il s'abuse, qu'il a tort, qu'il se ment et qu'il nous ment? D'une part, nous n'en savons rien et nous oublions plus ou moins volontairement que nous avons de même, en notre petite enfance, vu des choses que nos parents ne voyaient pas. Et, par ailleurs, savons-nous si cette sensibilité que nous taxons de maladive parce qu'elle n'est point pareille à la nôtre n'est pas le premier balbutiement d'un génie qui révolutionnera le monde si nous n'avons pas la criminelle sottise de l'étouffer sous nos dénégations?

La sensibilité d'un Rimbaud ou d'un Verlaine n'est certes pas chose fréquente, mais nous ne respectons pas davantage la sensibilité de ceux qui ne sont pas destinés à devenir des géants. L'enfant, quel qu'il soit, doit « faire comme tout le monde » sans qu'il lui soit expliqué le pourquoi d'une telle soumission. S'il est docile, il se tait; s'il ne l'est pas il se révolte. En tout état de cause, il est malheureux et il cesse d'être lui-même. Il rêvait de faire des choses grandes et on lui rappelle sans cesse qu'il doit toute sa vie auner du calicot. C'est pourquoi il est bien heureux que des associations se soient fondées où l'enfant apprend à développer sa volonté, sa décision, sa bonté sans faiblesse, sa tendance à la chevalerie. Le scoutisme comble une lacune que l'abus de la scolarité avait rendue intolérable. Bénis soient donc ceux qui en ont eu l'idée; par eux l'être humain fleurit, complet.

Anne OSMONT

✠ ✠ ✠

TRAVAILLER A SA PERFECTION

Nous ne devons pas oublier, quand nous entrons sur la voie initiatique, que nous sommes corps et esprit et que nous ne pouvons être en bon équilibre si nous ne développons qu'une seule part — et pas toujours la meilleure — de notre être. Corps, âme et esprit doivent recevoir quotidiennement leur formation et rien ne doit nous en distraire, si nous avons l'intention bien nette et bien arrêtée d'être, suivant la formule antique, « une âme saine en un corps sain ».

Nous devons donc, en premier lieu, faire obtenir à notre corps une santé parfaite qui en fasse pour nous un collaborateur sans défaillance. Un corps malade, sauf des exceptions qui ne doivent pas entrer en ligne de compte, car elles sont infiniment rares, un corps malade est pour l'être humain moyen un impédiment dont il se trouve horriblement embarrassé, car il ne peut lui demander le travail et l'appui que tout être normal est en droit de demander à sa personnalité physique. Il n'est pas question ici de médication mais de développement de nos forces naturelles. L'air et la lumière en sont des éléments constitutifs et nous ne devons priver notre corps ni de l'un ni de l'autre, sans quoi il s'étiole comme le ferait une plante.

Pour l'air, les exercices de respiration profonde et rythmique ordonnés au futur magnétiseur sont les meilleurs qu'il puisse faire. Pour la lumière, l'ablution de tout le corps chaque matin est déjà une manière de bain de soleil dont il faut se contenter à la ville, mais que l'on peut compléter à la campagne à l'abri des regards qui pourraient en être choqués ou scandalisés. Le corps doit être gardé en activité et en souplesse par un exercie modéré et bien compris. Il faut, en outre, veiller à ce que toute les fonctions nécessaires s'accomplissent en temps utile, que les digestions soient faciles grâce à une sage alimentation et que le sommeil soit suffisant.

Mais ce serait bien peu faire que nous contenter d'un corps en bon état de fonctionnement. Notre personnalité psychique et spirituelle doit nous importer davantage encore. Nous devons entrer en contact, aussi profondément que nous en sommes capables, avec les Forces spirituelles et nous appuyer sur ceux qui sont en état de les approcher plus que nous-mêmes. A ce point de

vue, l'invocation quotidienne de nos adeptes est un exercice de tout premier ordre tant par son obligation à heure précise que par son efficacité. Mais il ne suffirait pas de dire une prière, même excellente, si nous ne mettions pas notre pensée et notre cœur à l'unisson de nos paroles. Il est donc bon que nous recevions une formation initiatique capable de nous détacher progressivement des choses terrestres en ce qu'elles ont d'inutile à notre évolution parfaite et de nous unir à ces Forces spirituelles qui régissent, sur le plan de l'Invisible, des royaumes de radiations et d'ondes dont nous sommes les très heureux tributaires, aussi longtemps que nous sommes unis à notre corps.

Les antiques initiations avaient parfaitement compris cette nécessité de développer le corps physique en même temps que l'esprit, et les Pythagoriciens, de même que les initiés d'Egypte trouvaient une palestre en même temps que le sanctuaire et les salles d'étude où, après avoir reçu les enseignements de leurs maîtres, ils tentaient de se raprocher des Dieux par la prière et l'extase.

Tel est le but que doit tenter de réaliser celui qui se place sur la voie qui conduit au Temple.

Sa personnalité tout entière lui a été confiée par son créateur et il doit la lui rendre améliorée sous tous ses aspects. Ce faisant, il devient un être accompli et s'il ajoute à cette formation l'initiation qui seule peut faire de lui un véritable adepte, il peut, il doit aboutir à cette évolution complète qui est le véritable but de tous les êtres créés.

H. D.

✠ ✠ ✠

NOTRE COURRIER

Nous recevons beaucoup de lettres nous remerciant d'être intervenu en des cas pénibles ou périlleux, d'avoir rendu la paix du cœur et de l'esprit en même temps que la santé matérielle et le retour du bonheur dans les affaires ou les affections. Nous en recevons aussi de ceux qui se sentent enfin, grâce à notre enseignement, en bonne voie pour devenir ce qu'ils désirent être: des adeptes se dirigeant vers l'idéale perfection. En voici deux entre beaucoup qui montreront le chemin à ceux qui le cherchent.

« Mon cher Maître,

« Que ne vous dois-je pas? Je viens de sentir à quel point votre enseignement m'aura été utile. Je n'en avais jamais douté, vous le savez, mais il est des moments de plénitude qui sont le bonheur absolu et c'est un de ces moment que je veux reporter vers vous car c'est de vous qu'il est venu.

« Vous savez avec quelles absolue confiance j'ai embrassé votre Doctrine. J'ai même dépassé les directives que vous conseillez et vous avez plutôt freiné ma volonté que je ne vous ai donné l'occasion de l'aiguillonner. Et j'en suis bien récompensé. Je vous ai dit que j'emploie mes loisirs à soulager autour de moi tous ceux qui ont besoin de soins et que je réussis assez dans la méthode magnétique. Cependant, il y a quinze jours, on m'a fait appeler auprès d'un enfant de six ans atteint de méningite. Le médecin avait dit au père, avec tous les ménagements possibles, de préparer la mère à une issue fatale. Le père lui demanda si on pouvait me faire venir. Le docteur répondit qu'au point où en étaient les choses, il était peu vraisemblable que je pusse faire bien ou mal, enfin... Et on me fit appeler.

« Le pauvre petit était mourant et je puis vous dire que je commençais les soins avec bien peu d'espoir. J'en avais moins encore au bout de quelques minutes et je ne savais plus que faire. J'entendis alors au fond de moi-même une voix qui me disait: « *Dieu et les hommes* » et je me rappelai votre livre ainsi intitulé. Je résolus de faire du souffle chaud sur la poitrine de l'enfant. Un long temps passa ainsi. Je fis un apepl désespéré aux Forces spirituelles en tanant ma médaille dans la main droite. Comment peindre ce que je sentis? Mais vous le savez par vous-même. Non seulement j'ai senti que j'étais exaucé, mais je fus investi d'une force indescriptible et cette force coulait de ma bouche dans le corps du petit enfant. Je le sentis s'agiter et sa petite main se posa sur ma tête comme une bénédiction. Un moment après, il était assis sur le lit que ses parents et moi avions cru mortuaire. Quelques jours ont passé. Il est guéri maintenant, joue dans le jardin pendant que je vous écris. Je vous envoie ses parents qui veulent vous remercier, car je ne suis rien que votre porte-paroles. Mais je suis bien heureux... M. B. »

Notre élève est trop modeste car la réussite obtenue démontre bien qu'il en est digne. Voici une autre explosion de joie, dans un ordre plus personnel, mais aussi remarquable.

« Mon cher Maître,

« Je suis sûr maintenant de pouvoir arriver sans encombre à franchir les portes qui mènent à l'aboutissement de la voie. Vous savez que j'étais inquiet de passer du concret à l'abstrait, de la possibilité de guérir les malades à celle de prendre contact avec des Forces supérieures dont je ne me faisais aucune idée. Je le voulais cependant, ne fût-ce que pour ne pas démériter de la confiance que vous avez bien voulu me témoigner. Le jour où j'ai senti combien vous avez raison, je m'étais étendu sur mon lit, au milieu de l'après-midi, non pas malade mais avec une sorte d'inquiétude nerveuse à laquelle je ne suis pas accoutumé. La pensée me vint que je devais me servir

de cet état, nouveau pour moi, pour essayer d'aller plus haut vers les Forces spirituelles. Prenant votre médaille, je répétai l'Invocation quotidienne, non pas une seule phrase, mais tout entière et je sentis comme une lumière qui s'éveillait en moi. J'étais parfaitement éveillé mais incapable de bouger tant j'étais étonné.

« Je dis l'Invocation une fois encore et, aussi brusquement que l'éveil avait été progressif, je me sentis inondé d'une lumière visible à mes yeux matériels car la chambre était dans la pénombre. Pendant que je le constatais, je posais dans mon âme des questions dont j'étais tourmenté et, surtout, celle de savoir si ma recherche aboutirait. J'ai entendu très nettement: « Cela dépend de toi ». J'ai eu aussi des réponses d'un ordre tout personnel. Puis la lumière a disparu. Je me suis retrouvé moi-même, mais tout reposé et plein d'une force inimaginable qui ne m'a pas quitté depuis. Je suis le plus heureux des êtres et, maintenant, je vais travailler, car je suis un être nouveau et vous serez content de moi...— M. Ch. »

✠ ✠ ✠

LES LIVRES :

Cours de Magnétisme personnel

par M. Victor TURNBULL

Les œuvres de Victor Turnbull et des autres écrivains américains qui ont traité du magnétisme personnel se rapportent plutôt à des effets pratiques qu'à un développement d'initiation, mais, en leur spécialité, ils sont excellents et le Maître Hector Durville faisait de celui-ci le plus grand cas.

Le *Cours de Magnétisme personnel* de Turnbull fait connaître à celui qui lui demande ses directives les moyens de connaître d'abord les ressources de sa personnalité, puis les procédés à mettre en œuvre pour y parvenir aussi complètement que possible. Cet ouvrage n'est pas fort étendu, et il n'envisage qu'un seul côté de la question, mais il est d'une clarté parfaite et on est certain, en le suivant, de parvenir au but que l'on s'est proposé: le développement de ses forces et, en quelque manière, de sa chance dans le monde.

Le *Cours de Magnétisme personnel* de Turnbull s'adresse seulement aux gens du monde et aux gens d'affaires, mais ceux qui le suivent doivent, s'ils en sont dignes, sentir s'éveiller en eux le désir d'aller plus loin, car le domaine des affaires est bien limité pour celui qui entrevoit la route initiatique.

(Prix: 14 fr.; port et taxe d'armement, France: 1.15, étranger: 1.95; recommandation, France: 1 fr., étranger: 2.50; en vente à nos bureaux).

LES FORCES SPIRITUELLES

pour la protection et la guérison

Paraît mensuellement

Prix du n°: 1 fr. 75 (par poste, France: 2 fr., étranger: 2 fr. 25. — Abonnement annuel, taxe d'armement comprise (à partir de Janvier): France et Colonies: 22.25, étranger: 24 fr. 25.

Années précédentes: 1930 (3 n°s): 8 fr. (port et recommandation en sus, France: 1 fr. 25, étranger: 3 fr. 50). —

Années 1931 à 1938, chaque: 22.25 (port, France: 2 fr., étranger: 6 fr.; recommandation en sus, France: 1 fr., étranger: 2 fr. 25).

Henri DURVILLE, imprimeur-éditeur

36, Avenue Mozart, Paris, 16e.

Chèques postaux: Henri Durville, Paris 272.48.

Téléphone : Auteuil 48-25

HENRI DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.